

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 6

Artikel: Le trône et le berceau
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteure vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le trône et le berceau.

Sous ce titre, l'*Echo de la semaine* (Réd. en chef, M. Victor Tissot), publie sur le petit roi d'Espagne, de spirituelles réflexions auxquelles nous empruntons quelques passages :

Le roi d'Espagne, en pleine convalescence, a redemandé ses jouets, bu son bouillon, mangé sans indigestion ses croquettes de viande et souri à sa petite mère. Et Sa Majesté Marie-Christine a eu plus de joie de ce sourire que de la cérémonie de l'Atocha, qui d'une princesse de vingt ans fit une reine.

L'Espagne entière s'était associée à la douleur de la régente. Positivement, elle souffrait des souffrances endurées par cette mère admirable, qui ne se coucha ni jour, ni nuit, tant que le danger menaça son fils. Elle avait d'abord essayé de combiner son rôle de mère et son rôle de reine ; elle présidait des conseils de ministres, tout en préparant pour le malade des tisanes que ce petit tyran n'acceptait que dans sa main. Il fallait opter ; elle n'hésita pas : advienne que pourra de la politique ! elle fut toute à la mère.

Elle n'eut ni repos ni trêve. Elle veillait le petit être, le disputant à la mort rôdeuse, pria, pleurait, épiait dans ses yeux un éclair où ranimer son espérance. Elle faisait envoyer aux enfants pauvres des jouets, pour qu'ils intercédaient, dans leurs prières, en faveur du sien. Elle trouvait des mots câlins, que l'entourage ne comprenait pas. Elle l'appelait *buby*, son petit ; un terme allemand, de dialecte viennois, voulant dire « petit enfant ».

Maintenant tout danger est conjuré. Cette chaude alarme n'aura pas nui aux intérêts de la monarchie, au contraire. Les partis hostiles ont senti combien est précaire le pouvoir qui tient dans les petites mains d'un enfant. Ils ont promis de faire trêve aux divisions. C'est le plus sage, s'ils veulent que règne l'être frêle que la mort vient d'effleurer.

Et, en somme, c'est leur envie. Ils se sentent une sympathie de braves gens pour ce rejeton maladif. Ils lui font fête

dans les rues. Lui, ne se trouble pas. Il était curieux de voir, lors de la fête des félibres, ce minuscule bonhomme se lever dans la voiture et aux bravos de son peuple répondre fièrement en frappant des mains.

Il ne sait pas encore que l'Espagne est à lui, mais il a déjà des petits airs de grandeur. Voyez-vous ça ! Pendant une cérémonie, à Barcelone, on l'avait placé sur un trône ; ses sœurs étaient à ses pieds, Marie-Christine près de lui. On lui avait recommandé d'être sage. Une heure et demie, il resta assis gravement, encouragé d'un geste par sa mère, quand lui venait une idée de son âge, comme par exemple l'envie de marcher à quatre pattes. A la fin cependant, il n'y tint plus ; au milieu d'un silence profond, Sa Majesté, ennuyée décidément, prononça, tout haut : *A bajar...* (descendre). Et elle alla reprendre sa place naturelle sur les genoux de sa maman...

Le récit de ces incidents si humains défraie les conversations là-bas, et les républicains sont les premiers à y prendre plaisir. Ils le trouvent adorable, en somme, leur monarque. Ils pensent que les petits rois, c'est comme les petits fauves, et ils soupirent : « Comme ce serait charmant s'ils ne grandissaient pas ! »

Le même journal, dont le dernier numéro contient de charmantes choses, donne cet amusant colloque, sur le

CONFLIT ANGLO-PORTUGAIS.

(En Afrique. A gauche, une forêt ; à droite, un désert avec des palmiers çà et là. Un Anglais et un Portugais arrivent en même temps.)

L'ANGLAIS. — Beau pays ! beautiful ! très grand. (*Il tire un drapeau de sa poche et le plante sur le sol.*) J'en prends possession au nom de l'Angleterre.

LE PORTUGAIS (*examinant le paysage*). — On sera très bien ici. (*Il tire un drapeau portugais.*)

L'ANGLAIS (*l'apercevant*). — Qu'est-ce que vous faites ?

LE PORTUGAIS. — Vous voyez, je prends possession.

L'ANGLAIS. — Vous rigolez, sir, je suppose ? Ce pays appartient à l'Angleterre.

LE PORTUGAIS (*étonné*). — Allons donc ! Depuis quand ?

L'ANGLAIS. — Depuis cinq minutes.

LE PORTUGAIS (*très courtois*). — Mille pardons, j'ignorais. Je vais aller plus loin.

L'ANGLAIS (*l'arrêtant*). — Inutile, gentleman. Plus loin, ça appartient aussi à l'Angleterre.

LE PORTUGAIS. — Je vais aller encore plus loin, alors.

L'ANGLAIS. — Je le défends à vous. Tout le pays est retenu...

LE PORTUGAIS. — Toute l'Afrique est retenue ?

L'ANGLAIS. — Toute.

LE PORTUGAIS. — Ce n'est pas gentil. Où voulez-vous que j'aille ?

L'ANGLAIS. — Allez en Portugal. Le Portugal n'appartient pas encore à l'Angleterre.

LE PORTUGAIS. — Vous m'embêtez, à la fin ! je reste.

L'ANGLAIS (*s'arrêtant un revolver*). — Si vous ne partez pas tout de suite, vous êtes mort !...

LE PORTUGAIS (*se souillant*). — Saprishi ! j'ai oublié mon revolver. Sans ça !...

L'ANGLAIS (*sentencieusement*). — Il ne fallait jamais oublier son revolver.

Questions sociales.

Trottoirs et comportements de non-fumeurs.

On prétend avec raison que la question sociale est difficile à résoudre, que les patrons et les ouvriers, perchés les uns sur le Cervin, les autres sur le Combin de leurs prétentions ne sauraient, sans déroger, se rapprocher les uns des autres, et patati et patata, chacun s'efforçant d'attirer à soi la plus grosse part de la pluie qui tombe et du soleil qui éclaire.

Mais nous avouons franchement que la question des trottoirs nous agite et nous passionne tout autant à l'occasion.

Toute à moi, la couverture ! Pas un traître brin à mon voisin. Je suis sur le trottoir, lui aussi, eh bien, — qu'il descende !

Et pourtant, sur cette question brûlante, il serait facile de s'entendre.

Un règlement de police astreint les